

– Je n'ai pas, je pense, besoin de chercher plus loin ; je crois que vous êtes ma femme.

Elle se fit reconnaître à lui et lui raconta toutes les misères que ses parents lui avaient faites. Ils restèrent à demeurer ensemble et ils furent heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

Conté en 1880 au château de la Saudraie en Penguilly
par Angélique Lucas, de Saint-Glen, domestique, âgée de 15 ans.

Dans les *Contes populaires de la Haute-Bretagne* n° XV, se trouve sous le même titre un conte plus long que celui-ci, et qui repose sur une donnée analogue.

XL

Le Bœuf d'or

Il était une fois un roi et une reine qui n'avaient qu'une fille. La reine tomba malade, et quand elle sentit qu'elle allait trépasser, elle appela son mari à son lit de mort, et lui fit promettre que, s'il se remariait, il choisirait une femme qui lui ressemblerait comme si c'était elle-même et qui pourrait porter ses vêtements.

Peu d'instant après elle mourut. Le roi eut beaucoup de chagrin ; mais, comme il était jeune encore et que ses conseillers le pressaient de se remarier, il fit publier dans tous les pays du monde qu'il prendrait pour femme la personne qui ressemblerait à la défunte reine et pourrait s'habiller dans ses vêtements ; il vint beaucoup de jeunes filles pour essayer les robes, mais elles n'allaient à aucune. Alors le roi se mit en route et parcourut bien des pays en dehors de son royaume ; mais il eut beau chercher parmi les princesses et parmi les dames nobles, parmi les bourgeoises et les paysannes, il ne trouva personne qui ressemblât à la défunte. Il s'en revint dans son royaume, et ses conseillers le pressaient toujours de se remarier.

Il y avait déjà plusieurs années que la reine était morte, et sa fille était devenue grande. Un jour elle entra dans la chambre où l'on gardait les habits de sa mère, et il lui prit envie de les essayer. Son père qui passait par là entendit du

bruit, et, ayant regardé par le trou de la serrure, il crut voir sa femme ressuscitée. Il ouvrit la porte, et ne reconnut qu'il s'était trompé que lorsque sa fille lui parla; car elle ressemblait à sa mère comme une goutte de lait ressemble à une autre.

Son père lui dit :

– Ma fille, puisque c'est toi qui ressembles le mieux à ta mère, il faut que tu te maries avec moi.

– Ah! mon père, c'est pour vous moquer que vous me dites cela : vous ne parlez pas sérieusement.

– Si, répondit le roi; quand ta mère est morte, je lui ai promis de ne me remarier qu'à une femme qui lui ressemblerait comme si c'était elle-même. J'ai cherché en vain dans tous les pays; mais en entrant ici j'ai cru voir la reine en personne.

La princesse était bien marrie; elle n'osa répondre non à son père; mais quand il fut parti, elle alla en pleurant tout raconter à sa nourrice. La bonne femme lui conseilla de ne pas refuser tout net; mais de demander à son père une robe en fleurs de violettes sans couture.

Le roi vint voir sa fille et la pressa de se marier avec lui :

– Je désirerais auparavant, répondit-elle, que vous me donniez une robe en fleurs de violettes sans couture; je ne vous épouserai que si vous me l'apportez.

Le roi fit venir tous les marchands d'étoffes de son royaume; mais comme aucun d'eux ne pouvait faire la robe que la princesse voulait, il se mit en route lui-même et parcourut beaucoup de pays, promettant de donner à celui qui apporterait une robe en fleurs de violettes sans couture autant d'or qu'il pourrait en porter. À force de chercher, il finit par trouver la robe en fleurs de violettes sans couture, et il vint tout joyeux l'apporter à sa fille. Elle fit mine d'être bien contente; mais quand le roi fut parti, elle alla encore consulter sa nourrice. La bonne femme lui conseilla de demander une robe en fleurs de roses sans couture. Quand le roi vint revoir sa fille, il lui dit :

– Hé bien! quand nous marions-nous?

– Ah! mon père, répondit-elle, il me faut plus d'une robe; j'en voudrais une en fleurs de roses sans couture.

Le roi fit encore venir tous les marchands d'étoffes de son royaume; mais aucun n'était capable de fournir une telle robe. Il se remit à voyager et parcourut beaucoup de pays, promettant sa charge d'or à celui qui lui apporterait une robe en fleurs de roses sans couture. Il alla bien loin, bien loin, et, à force de chercher, il finit par se procurer la robe que voulait la princesse. Il vint l'apporter tout joyeux à sa fille; elle fit mine d'être contente; mais, dès qu'il fut parti, elle se mit à pleurer, et vint encore prendre conseil de sa nourrice. Celle-ci lui dit de demander à son père un Bœuf d'or qui serait creux, et ressemblerait à un bœuf naturel.

Quand le roi vint voir sa fille, il lui dit :

– Maintenant que tu as tes robes de violettes et de roses sans couture, nous allons nous marier.

– Oui, répondit-elle; mais auparavant, je voudrais un Bœuf d'or creux au dedans et qui ressemblerait à un bœuf vivant, le plus grand que l'on puisse voir.

Le roi fit venir les plus habiles orfèvres de son royaume, et il leur ordonna de faire un Bœuf d'or creux en dedans, et qui ressemblerait à un bœuf vivant et de grande taille, leur promettant une riche récompense s'ils achevaient promptement leur travail. Ils se mirent à la besogne, et comme le roi leur donnait autant d'or qu'ils en avaient besoin, ils terminèrent vite le Bœuf d'or; quand il fut prêt, on l'apporta dans la chambre de la princesse.

Elle déclara qu'elle le trouvait à son goût, et elle promit à son père de l'épouser le lendemain.

Mais pendant la nuit, elle mit des vivres et des vêtements dans le corps du Bœuf d'or, et elle s'y cacha; car il y avait une plaque qui s'ouvrait et se fermait à volonté. Quand le roi vint chercher sa fille pour se marier avec elle, il ne la trouva point dans sa chambre, ni dans aucun des appartements du château;

il pensa qu'elle s'était noyée dans la rivière ou qu'elle s'était jetée du haut des murs, ou bien qu'elle s'était enfuie. Il envoya de tous côtés des gens à sa recherche, mais personne ne put lui dire ce que la princesse était devenue.

•

Le roi eut beaucoup de chagrin, et comme la vue du Bœuf d'or le faisait penser à sa fille qu'il croyait morte, il résolut de le vendre, et fit partout publier qu'il avait dans son château un Bœuf d'or creux en dedans et qui ressemblait si bien à un bœuf vivant que c'était merveille de le voir. Le jour de la vente, il vint pour l'acheter des rois et des princes de tous les pays, et ce fut le roi d'Espagne auquel il fut adjugé.

Ce roi avait un fils déjà grand; mais, quoiqu'il fut beau garçon et bien portant, rien ne lui plaisait, et il vivait à l'écart dans sa chambre, ne riant jamais et ne voulant voir âme qui vive.

Le roi d'Espagne, qui pensait que la vue de ce Bœuf d'or merveilleux ferait plaisir à son fils, le fit placer dans son appartement, mais le prince le regarda à peine.

C'était la coutume des domestiques d'apporter à manger au prince pendant qu'il dormait, et son sommeil était profond. Quand la fille du roi eut épuisé les provisions qu'elle avait mises dans le Bœuf d'or, elle sortait sans bruit de sa cachette et venait manger les plats destinés au fils du roi. Il s'aperçut que tous les mets qu'on lui servait étaient entamés, et il fit des reproches à son domestique.

– Comment, lui dit-il, maintenant vous ne me servez plus que des restes!

– Mais non, répondit-il, tous les plats étaient entiers quand je vous les ai apportés.

Plusieurs jours se passèrent, et toujours le prince s'apercevait qu'on avait touché à son dîner; il se dit :

“Il faut que je fasse semblant de dormir; mais je ne fermerai les yeux qu'à moitié et je saurai qui a l'audace de venir me voler jusque sous mon nez.”

Dès que le domestique eut apporté le dîner, le prince vit une jeune personne sortir du Bœuf d'or et se mettre à manger. Quand elle eut fini, il fit semblant de se réveiller, et il lui dit :

– C'est donc vous qui venez tous les jours goûter à mes plats? Restez à dîner avec moi.

Ils se mirent à manger, et il la trouva si jolie que lui qui ne pouvait souffrir personne, il commença à lui sourire et à lui parler. Quand le domestique vint chercher les restes du repas, il fut bien surpris de voir le prince assis à la table à côté d'une jeune fille.

– Priez mon père de venir ici, dit-il au domestique.

Le roi vint aussitôt, et quand il vit le prince à côté de la jeune fille, il fut bien content, car il la trouvait jolie comme un jour.

– Hé bien, mon fils, lui dit-il, cette belle demoiselle te plaît donc?

– Oui, mon père, répondit-il.

– En ce cas, il faut l'épouser.

– Je le veux bien, si elle y consent.

La princesse répondit qu'elle le voulait bien, mais qu'il fallait obtenir le consentement de son père qui était aussi un roi. Son père ne voulait pas d'abord, et il disait que sa fille lui avait promis de l'épouser le premier; mais on le pressa tant qu'il finit par consentir au mariage de sa fille avec le prince d'Espagne, et même il vint à la noce.

Rien n'y manquait; il y eut un repas cossu où l'on vit les généraux et les amiraux en grande tenue. Le prince et la princesse vécurent heureux ensemble, et s'ils ne sont pas morts ils vivent encore.

Conté en 1880 par François Depays, de Saint-Cast,
pêcheur, âgé de 60 ans environ.